

Footballeur pro. Sous les paillettes, les sacrifices

Les Messi, Zidane et autres Ronaldo font rêver des millions d'enfants. Mais atteindre le niveau professionnel – qui plus est le haut niveau international – reste l'apanage d'une minorité après un long parcours fait de passion, de renoncements et d'ultra-concurrence.

La saison a repris il y a trois semaines. Les joueurs de l'équipe professionnelle du Red Star (Ligue 2) rentrent d'une semaine de stage et, en cette matinée du 15 juillet, ils s'entraînent en huis clos au stade Bauer de Saint-Ouen. Cependant, pour Arnaud Balijon, gardien de but, cette seconde saison dans le club commence de façon inhabituelle. Blessé en avril, il suit un programme de rééducation avec, en ligne de mire, la reprise des matchs dans 3 mois. Du haut de ses 33 ans et 15 ans de carrière professionnelle, c'est son premier gros accident physique – tendon d'Achille rompu. Personne ne peut certifier qu'il pourra rejouer au même niveau. Malgré tout, l'homme, enfoncé dans un canapé de la salle de réception du club, dégage une grande sérénité en évoquant sa situation.

« LE DEUIL SPORTIF »

Cet accident de travail est une « catastrophe » à ce moment précis de sa carrière. « Je faisais l'une de mes plus belles saisons. J'avais des propositions exceptionnelles, sportivement et économiquement, les meilleures de ma carrière. » Sauf blessure irréversible ou mauvaises performances, la retraite d'un joueur intervient à partir de 35 ou 36 ans, voire un peu plus tard pour les gardiens. « À mon âge, ce que l'on recherche, c'est "le" bon contrat, celui de 2 ou 3 ans qui permet



ter ? J'ai beau être très ouvert, côtoyer des gens de milieux très différents et avoir un diplôme supérieur, je suis tellement conditionné par le foot qu'en réalité, plus ça va, plus je crains de quitter ce monde. »

Quand on demande à Arnaud de raconter son parcours de footballeur, on se doute que l'on va remonter loin, dans la prime enfance. Et ça le fait rigoler : « D'accord, je vais m'allonger. Ça me fera une sorte de psychanalyse. » Dans cette salle sans charme, carrelée de blanc, éclairée aux néons et à peine décorée de quelques coupes très kitsch, ce ne sont pas les divans qui manquent. Alors il raconte. Comme beaucoup, il s'initie au ballon rond auprès de son père, éducateur sportif dans un petit club de la banlieue lilloise. Arnaud prend sa première licence à 4 ou 5 ans. À cet âge-là et pour quelques années encore, « on est vraiment dans le pur plaisir : l'éveil au sport, le jeu avec ses copains ». Puis, vers 11 ans, le rapport au sport prend une autre tournure. Les représentants des clubs professionnels écumant les terrains pour repérer les gamins prometteurs. Arnaud, qui ne jurait que par le foot, en fait partie. Au cours de sa première année de collège, il traverse avec succès les 12 phases d'une détection qui le mène, à la rentrée suivante, au centre fédéral régional de préformation de Liévin. Il a 12 ans. C'est le début d'une vie dédiée au foot, sous le signe de la compétition et loin du domicile parental. Le week-end, il joue pour le LOSC, le club lillois qui, 3 ans plus tard, l'intégrera dans son centre interne de formation. « En

« Chaque fin de saison, la liste des joueurs dont on ne voulait plus était affichée. Un écrémage impitoyable. »

d'accepter plus facilement l'arrêt de sa carrière, si ça se passe mal. » Quand la majorité des salariés attend sa retraite, parfois avec impatience, les footballeurs professionnels, eux, la craignent. « C'est une période très dure, confirme Arnaud. D'abord, il y a le deuil sportif. Depuis l'âge de

12 ou 13 ans, tous les jours, on a des entraînements, tous les week-ends on a un match et sa décharge d'adrénaline. » Certains ne le supportent pas et font des dépressions. Ensuite, il y a la reconversion. « J'y pense beaucoup. Mais l'âge avançant, j'ai du mal à me fixer. Rester dans le foot ? Le quit-

préformation, il y a déjà une discipline à respecter. C'est très encadré. Mais en entrant au centre de formation du club, on passe à l'étape supérieure. On est jugé tous les jours. » Lui a la chance d'avoir goûté – un peu – à la vie lycéenne. Mais d'autres clubs assurent la scolarité de leurs espoirs dans leur centre, en vase clos. « La semaine c'est foot, le week-end c'est foot. On ne sort pas et le peu de temps libre est consacré à la famille si elle n'est pas trop loin. » Mais, ce n'est pas un obstacle pour ces jeunes qui veulent transformer leur passion en métier.

BULLE SOCIALE

Dans leur bulle sociale, Arnaud et ses camarades vivent sous pression. Dès 15 ou 16 ans, ils connaissent les matchs à gros enjeux. À l'entraînement, ils sont scrutés, jugés – et le seront de plus en plus. « Je me rappelle, à chaque fin de saison, une liste était affichée. C'était les joueurs dont on ne voulait plus... L'écroulement est impitoyable. » Dans ce contexte, chez certains, la scolarité passe au second plan à l'approche de la carrière, malgré le discours officiel des clubs. Arnaud, lui, y tient. Il obtient son bac avant de quitter le LOSC – surprise générale – pour signer son premier contrat à Reims, au hasard de vacances

passées chez des cousins. Là, en cachette, il poursuit ses études à l'université, filière Staps (activités physiques et sportives). Mais il est démasqué l'année suivante par son entraîneur qui lui demande de choisir. Au fond, il est soulagé : le rythme devenait insoutenable. Plus tard, il obtiendra un diplôme par correspondance.

NI EXCÈS NI ENTORSES

Après 5 ans à Reims, il intègre le club de Laval. Il y joue beaucoup, pendant 7 ans. Ensuite, il enchaîne : Istres, Orléans puis le Red Star en 2015. « L'arrivée à Paris a été une aubaine. À Orléans, ma compagne ne trouvait pas d'emploi. Ici, elle a un poste qualifié, qui lui plaît. Être femme de footballeur, c'est dur. Ça implique beaucoup de sacrifices. » Le foyer vit au rythme des saisons sportives. Au quotidien, pas d'excès possible, ni d'entorse à l'agenda fixé par le club. Les vacances ? Mi-mai à mi-juin et quelques jours à Noël. Et s'il y a des enfants, on tente d'obtenir l'autorisation de louper l'école. « Même si l'on a des facilités économiques, la vie intime n'est vraiment pas simple. » Cela fait aussi partie de la face cachée de ce métier hors normes. Vivre son rêve n'est pas avoir une vie de rêve. ★

MARION ESQUERRÉ

FRIC, INÉGALITÉS ET CARRIÈRE COURTE : LE MONDE IMPITOYABLE DU FOOT

En France, on compte environ 1 100 footballeurs professionnels évoluant en Ligue 1, en Ligue 2, voire dans certains clubs de National (la troisième division). Sur les seuls 600 joueurs de Ligue 1 (saison 2014-2015), 35 % ont entre 19 et 22 ans et seulement un quart, plus de 28 ans. Cela signifie qu'au bout de quelques années, nombre d'entre eux disparaissent des écrans radars de la Ligue 1 française. Certains partent à l'international, d'autres

retrogradent en même temps que leur club, enfin une grosse partie quitte carrément le métier, faute de performances satisfaisantes ou pour cause de blessure. Une étude publiée récemment par le Centre d'études de l'emploi (2015) évalue à 5,5 ans la durée moyenne d'une carrière professionnelle, voire à 4 ans pour la seule Ligue 1. Les carrières sont donc très incertaines, et ce malgré l'investissement réclamé. Quant aux salaires, ils sont très

inégaux. En 2013, un joueur de Ligue 1 gagnait en moyenne 47 000 euros brut par mois, hors les primes, contre 10 500 euros en Ligue 2. Ces moyennes cachent de fortes inégalités entre les stars et les autres. En 2014, les vingt joueurs les mieux payés de Ligue 1 émargeaient entre 250 000 euros et 15 millions d'euros par mois... Ces sommes attirent les convoitises de personnes pas toujours bien intentionnées, ce à quoi les jeunes professionnels sont peu préparés.



PIERRE TROVEL

LA CHRONIQUE DE GÉRARD FILOCHE

Travailleurs détachés : Valls, la « menace », et l'audace

Ainsi en tant que premier ministre Manuel Valls a « menacé » l'Union européenne de ne « plus appliquer la directive concernant les travailleurs détachés » ! Quelle audace ! Quel crâne discours ! On pourrait donc ne pas appliquer des directives européennes ? Tiens donc ! En voilà une idée qu'elle est bonne ! Surtout quand elle ronge de façon scandaleuse les droits fondamentaux de tous les salariés concernés !

Car cette question-là monte en puissance depuis longtemps et concerne environ 450 000 salariés exploités sauvagement par des patrons français sur le territoire français en concurrence déloyale avec d'autres salariés, français ceux-là. Ce ne sont pas les salariés qu'il faut opposer entre eux,

MANUEL VALLS « MENACE » DE « DÉNONCER » UNE SITUATION CONNUE DEPUIS BIEN LONGTEMPS, ET QUI CONCERNE ENVIRON 450 000 SALARIÉS EN FRANCE.

mais combattre le système patronal des libéraux de l'UE qui les spolie.

Les grands « majors » du bâtiment notamment, les Bouygues, Vinci, Eiffage, et compagnie se font des milliards en ne payant pas au tarif français les cotisations sociales de ces ouvriers importés de Hongrie, de Bulgarie, de Pologne, de Tchéquie... Ils sont censés les payer au tarif de leur pays d'origine... Mais nul ne sait ce qu'il en est, vu que le montage de filières de sous-traitance crée d'opaques écrans contre toute tentative de contrôle des inspections du travail.

Ainsi le cynisme patronal fausse le droit de la concurrence et réalise le triple objectif de baisser le coût du travail, celui de la protection sociale et d'augmenter le taux de chômage.

Mais ça, on le sait depuis des années ! Est-ce suffisant de « menacer » de dénoncer ce système pourri ? ★